

Cathy Barnier

La question d'une autre raison

Préambule

Dans sa préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*, Jacques Lacan nous interroge : « Y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer [...] pour subvenir aux besoins de vos à charge, au premier rang desquels vous vous trouvez vous-même [...]. Il faut avouer que la question (la question d'une autre raison) est exigible pour supporter le statut d'une profession, nouvelle venue dans l'hystoire. Hystoire que nous ne disons pas éternelle parce que son *aetas* n'est sérieux qu'à se rapporter au nombre réel, c'est-à-dire au sériel de la limite ¹. »

Cette question d'une autre raison, j'ai essayé de la cerner en retraçant les étapes qui ont précédé sa mise en acte, à partir du récit et de l'expérience particulière d'une passante dont j'ai témoigné devant le cartel de la passe. Pour dégager la singularité de cette « autre raison » pour être analyste, j'ai été amenée à citer des moments de cette passe. Je ne l'ai pas fait sans en avoir informé au préalable la passante, laquelle m'a donné son accord sans réserve après avoir eu connaissance du texte.

« Quand l'esp d'un laps, [...] l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient [...]. L'inconscient, soit réel ² », nous dit un peu plus loin dans sa préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* Jacques Lacan. Il s'agit ici de la fin de son enseignement, au-delà donc de « l'inconscient structuré comme un langage ».

1. Jacques Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.

2. *Ibidem*, p. 571-572.

Être dans l'inconscient, ça résonne, ça sonne – coup de gong – comme le terme d'un parcours, celui d'une analyse en l'occurrence. Enfin, il, ou elle, y est... ! L'analysant(e) a atteint ce point de réel ! Il ou elle non seulement l'a atteint, mais en prend acte dans le pas suivant de la passe. Ce qui n'est pas la moindre des satisfactions !

Certes, il ne s'agit plus de la satisfaction que procurent les effets de sens de l'interprétation, le déchiffrement du symptôme, après que l'urgence d'un « ça ne peut plus durer comme ça » a déclenché, donné la raison d'une demande d'analyse. Ce serait plutôt la satisfaction, énoncée sobrement par la passante que j'ai écoutée, d'un « ça suffit ! » : ça suffit de courir après la vérité, après une réponse, de s'attarder encore dans la brume trompeuse de l'amour de transfert.

Un « ça suffit ! » aussi qu'elle énonce au terme des entretiens de la passe, après que le récit de son histoire, noué à celui de sa cure, s'est resserré, précipité tout entier dans l'évocation d'un petit symptôme corporel, un mal à l'œil. D'avoir cerné ce point de réel comme réponse énigmatique à sa question lui a permis aussi de dire, après un temps d'arrêt, et sans que cette énonciation ait un lien direct avec ce dont elle venait de parler, ce avec quoi elle en avait fini, son point de sens joui : « J'ai cessé, dit-elle, d'entretenir la férocité de l'Autre. »

De cette quête d'être que portait, en même temps qu'il la nourrissait, le défilé des signifiants, elle est passée à l'avoir, avoir un corps, ce que lui signale concrètement ce symptôme qui se manifeste, très précisément, quand elle est confrontée au désir de l'Autre. Avoir un corps, je dirai dans ce cas précis « avoir l'œil ». « Avoir l'œil » s'oppose, justement, à « fermer les yeux », ce qui fut longtemps un de ses modes pour « entretenir la férocité de l'autre ».

« Fermer les yeux » équivaut également à un refus de savoir. Des études de psychologie qu'elle entreprend après son mariage l'entretiennent dans ce refus. Elle situe d'ailleurs le déclenchement de sa névrose à cette époque, et c'est un professeur d'Université qu'elle choisit alors comme premier analyste.

Lorsque, après les entretiens préliminaires, elle passe sur le divan, elle se met à se couvrir les yeux avec le bras, et cela, dit-elle, pendant un certain temps...

Plus tard, quand elle doit choisir un nouvel analyste pour reprendre la cure qu'elle a interrompue avec le premier, elle le fait

sur le critère de sa réputation d'« avoir un bon œil clinique », ce qui marque, déjà, un changement de position chez elle.

Ne plus fermer les yeux, c'est la possibilité de construire un savoir sur une vérité, ce que sa cure lui permet.

Une brève évocation des étapes de « l'assomption » de son symptôme comme solution montre comment celui-ci prend à la fois ses signifiants dans l'Autre, puis s'en sépare.

La passante parle des deux temps de son symptôme. Le premier temps est celui d'un strabisme survenu après une scène liée à la castration imaginaire, lorsque, enfant, elle découvre par surprise le sexe féminin. « J'ai tordu les yeux pour ne pas voir », dit-elle. Puis elle associe l'expression « avoir l'œil tordu » à une autre : « Un arbre qui pousse de travers ne se redresse jamais. » Dans « Analyse finie et infinie », Freud parle de la distorsion de la vérité.

La passante était l'une d'une paire de vraies jumelles qui faisaient la fierté de sa mère. À l'âge de onze mois, toutes deux furent atteintes de graves troubles intestinaux. La passante survécut mais sa sœur mourut. La mère refusa cette perte au point de placer un miroir dans le berceau de la passante pour que celle-ci puisse y voir sa jumelle !

Un effet du strabisme est celui de voir double.

Pendant les entretiens de la passe, lorsqu'elle parle de son symptôme, cette passante fait plusieurs fois le même lapsus : elle dit « fantôme » pour symptôme.

Le second temps du symptôme survient après une opération de son strabisme à l'âge de huit ans. Cette opération provoque un déplacement du symptôme qui, à partir de ce moment, se présente sous des modes différents.

Elle se souvient avoir beaucoup joué, lorsqu'elle était à l'hôpital, avec l'ascenseur. De retour chez elle, elle fait pourtant un cauchemar qui deviendra récurrent : elle a les yeux bandés et reste coincée dans l'ascenseur. Dans la réalité, une forme de phobie apparaît au même moment : elle appréhende de prendre l'ascenseur, car elle craint de trouver un mort dedans. Un mort ou une morte...

C'est également après l'opération de son strabisme qu'elle commence à souffrir d'un œil.

« Avoir l'œil » pourrait être une devise sur un blason ; nomination en tout cas, signe de distinction. « Se distinguer » est un signifiant revenu plusieurs fois au cours du récit de cette passante, mais plutôt sur le versant d'une incapacité à le faire. Incapacité à se distinguer de sa jumelle, à laquelle, pour répondre au désir de sa mère, elle s'est identifiée, brillant comme elle par son absence.

Incapacité « pas toute » cependant, et là se révèle le versant désir du symptôme, puisque, en provoquant régulièrement les colères de sa mère, elle se différencie de sa jumelle dont sa mère ne cesse de lui dire qu'« elle était un ange ». Ainsi, sous le regard exaspéré de sa mère qui lui crie à chaque fois « sors de ma vue ! », obtient-elle, sur un mode paradoxal, un signe de reconnaissance de l'Autre. Plus tard, elle reproduit la même situation avec son mari, qu'elle met également hors de lui par une attitude passive et silencieuse.

Question urgence, si je peux me permettre l'expression, il était « moins une » pour cette passante.

Cette urgence soutiendra son désir de savoir durant les deux longues tranches d'analyse, qui l'amèneront à faire le deuil de sa jumelle, à se désidentifier de cette « sœur d'impuissance », « sœur de jouissance » comme le dit Lacan à propos de la vérité. Elle pourra enfin consentir à vivre, après avoir transformé sa souffrance en une petite douleur imprimée dans l'œil, comme une marque de la vie. Consentir aussi à ce que la vérité ne puisse se voir toute : avoir mal à l'œil, c'est, en effet, voir mais éprouver dans cette vision une limite, laisser un reste en souffrance. De savoir cette limite lui permet de sortir du champ de vision de l'Autre qui la regarde avec colère, et de quitter son analyste.

Elle évoquera pendant la passe un moment crucial de son analyse où elle éprouve jusque dans son corps l'effet de cette désidentification à sa jumelle : « J'avais, dit-elle, la sensation violente d'une absence, [...] qu'il me manquait quelque chose. »

Elle parlera aussi de différentes phases de silence au cours de la cure, la première, celle d'un silence oppressant, mortifère, où elle cogne, se cogne, contre le divan. Puis celle de la fin d'analyse, calme, apaisée.

D'avoir accédé à ce silence, à ce savoir et à cette limite de savoir va changer radicalement sa position comme analyste, car elle exerce déjà quand elle termine son analyse.

Quand elle décida de devenir analyste, elle cherchait encore à se revêtir des insignes de l'Autre : son parcours universitaire, une thèse à Paris-VIII sur la formation des analystes en relevaient.

Un rêve, à la fin de son analyse, indique son changement de position. Elle se trouve dans une embarcation avec son analyste ; deux syllabes se détachent dans ce rêve, « Ran » et « Lac ». Elle les associe à Otto Rank et à Lacan. Otto Rank, dont Freud releva les brillantes élaborations sur l'angoisse de naissance, tout en soulignant leurs limites et en déplorant qu'il n'eût pas fait d'analyse, puis Lacan, celui qui a inventé la passe pour vérifier qu'une analyse avait bien été menée à son terme. Quand elle parle de ce rêve en séance, son analyste associe également sur « Ranelagh », un quartier parisien de « gens distingués »...

Débarrassée de l'attente d'un signe de reconnaissance de l'Autre, et du sentiment d'imposture qu'elle ressentait lorsqu'elle recevait des patients pour la première fois ou parlait d'eux en séance de contrôle, elle a maintenant la possibilité de venir à une place qu'elle occupait sans y être vraiment. « J'avais toujours, dit-elle, la sensation d'être dehors »... Elle y vient maintenant à partir d'un savoir intime, inscrit dans une marque singulière.

Et puis, avoir un corps, c'est très utile pour occuper une place...

Sans l'Autre, cependant, ne signifie pas, pour elle, sans l'École. Car si le semblant est tombé, si elle n'a plus besoin des insignes de l'Autre pour assumer son choix, il lui faut pourtant la vérification par quelques autres, dans la procédure de la passe, de son parcours analytique et de cette « autre raison » dont elle se soutient désormais pour être analyste.

On peut en effet se demander comment s'articulent chez elle le fait de se distinguer et celui de venir à cette place du sujet supposé savoir, place dont elle est appelée à déchoir au terme de la cure de ses patients.

Un rêve, dans la nuit qui précéda notre dernier entretien dans la passe, apporte une réponse. Elle est dans un terrain boueux, elle fouille dans la boue et en retire des pièces de vaisselle intactes. C'est

de la vaisselle précieuse, fragile, des plats ornés de dentelle de porcelaine, précise-t-elle. Elle associe : chercher dans la boue, c'est chercher dans la jouissance, pour en extraire des pièces qu'on transmet de génération en génération.

Ces pièces de vaisselle précieuse ne sont-elles pas ces bouts de savoir qu'on extrait d'une analyse, comme ceux qu'elle a apportés et qui sont transmis à l'École grâce à la procédure de la passe ? Des « pièces » de savoir, extraites au cas par cas, autrement dit « dans la dentelle », et il n'est de dentelle qui ne soit brodée autour d'un trou !

Après avoir souligné ce désir de transmission, déterminant pour elle, et que l'on peut associer au désir de l'analyste, à cette « autre raison », cette passante évoque sa mère, dont elle dit qu'elle était une femme distinguée, attirée par le raffinement intellectuel. Elle s'est souvenue aussi, à ce moment, qu'elle lui avait offert, enfant, une médaille de sainte Lucie. Sainte Lucie qu'on représente apportant les prunelles de ses yeux sur un plat...

Lors de la passe, le ou la passant(e) est appelé(e) à témoigner sans savoir vraiment de quoi. Pour autant qu'il a pu, dans un premier temps, se laisser surprendre, l'élaboration se fait plutôt, dans un second temps, du côté du passeur. Le cartel de la passe vérifie, dans un troisième temps, ce qui a été transmis du passant au passeur.

Atteindre ce point de réel, passer de l'être à avoir un corps, provoque un mouvement de bascule qui fonde la nouvelle position de la passante. Position qui soutient son récit : nulle référence théorique ou construction de son propre cas ne fut évoquée au cours des entretiens de la passe. Mais il est évident que je n'aurais pu transmettre ce que j'ai pu transmettre, accéder à cette ouverture de l'inconscient (manifeste dans les rêves faits à cette période), si la passante n'avait eu cette position.